

Le racisme, un mal qui écorche et détruit

Trois femmes et un homme ont accepté de livrer leur expérience du racisme. Des récits personnels qui racontent le racisme d'humain à humain...

Ces derniers mois, le racisme s'est taillé une place de choix dans l'actualité. Pour ceux qui n'en sont pas coutumiers, le récit des événements qui y étaient liés a le plus souvent étonné, les renvoyant à une violence qu'ils ne connaissent pas et insistant à rebours sur un biais : celui qui existe entre les perceptions de ceux qui sont victimes du racisme et ceux qui ne le sont pas.

Ce biais n'est pas sain. Car, à sa façon,

il entretient le racisme – relativisant la violence qu'il inflige, sa portée et son caractère destructeur sur des parcours de vie – et le sentiment d'impunité de ceux qui le pratiquent au quotidien comme un outil redoutablement efficace pour se forger une place au soleil, pour régler leurs comptes, pour laisser libre cours aux instincts humains les plus bas...

Voici quatre récits et autant de tentatives pour présenter le racisme pour ce qu'il est. ■

MATHIEU COLINET

Sarah « C'est destructeur de constater qu'on n'est pas pareil »

Le racisme n'a pas attendu avant de s'imposer dans la vie de Sarah Kaway. Elle était à l'école maternelle et des garçons se sont mis à lui courir après en criant : « *Bamboula*. » « *Cela veut dire quoi bamboula ?* », a-t-elle demandé à sa mère. « *Bamboula, en swahili, c'est une marmite, lui a répondu cette dernière. Mais ce n'est pas cela que ces garçons ont voulu te dire.*

Quand ils te diront encore cela, tu ne pleures pas, tu les regardes et tu montres que cela ne t'affecte pas. »

Quelques mois plus tard, Sarah Kaway est à peine plus âgée. Elle fréquente toujours le même établissement. Sa sœur, un peu plus jeune, a fait à son tour son entrée à l'école : « *Ma mère étant métisse, ma sœur a une teinte de peau plus claire. Ce qui aux yeux des enfants l'autorisait à jouer avec eux. Pas moi. Ce jour-là, ils ont dit à ma sœur que ce n'était pas possible*

qu'elle soit ma sœur puisque l'on n'avait pas la même couleur de peau. »

Voilà comment Sarah Kaway a découvert le racisme, la catégorisa-

tion, le colorisme. Elle avait donc quatre ans. L'âge aussi des petits garçons qui vociféraient. Violence psychologique garantie.

« Pas de l'amour, mais du respect »

Si Sarah Kaway raconte tout cela, c'est parce qu'on l'a un peu poussée à le faire, partant du principe qu'il y a au minimum un biais entre la perception d'une personne qui est victime du racisme et une autre qui ne l'est pas et que celui-ci pourrait avoir à souffrir d'être documenté de récits de vie comme ceux-là.

Ce n'est pourtant pas ce que Sarah Kaway, qui milite aujourd'hui au sein du collectif Mémoire coloniale et lutte contre les discriminations, préfère mettre en avant. « *A l'émotion que ce genre de récit peut susciter, je préfère le respect*, indique-elle. *On ne demande pas de l'amour, on demande du respect. Vous savez, le plus frustrant, ce n'est pas le racisme dont on peut être victime de la part d'un citoyen lambda. C'est celui, structurel, dans la société et que les autorités, les politiques ne remettent pas en question, ne combattent pas. Pourquoi on ne se demande pas pourquoi ce racisme existe alors qu'on reconnaît qu'il existe au travers des politiques de discrimination positive que l'on met en place, des ordonnances sur la discrimination à l'emploi qu'on*

rédige ? Pourquoi on n'en vient pas à interroger l'histoire coloniale et la propagande qui sévit toujours ? »

Grandir en étant confronté au racisme, c'est selon Sarah Kaway faire l'amère expérience d'une citoyenneté refusée – « *C'est destructeur de constater un jour que l'on n'est pas pareil dans son propre pays, que l'on nous conteste la belgitude* » –, c'est apprendre qu'il faudra redoubler d'efforts pour parvenir au même résultat – « *Nos parents nous l'apprennent très jeunes* » –, c'est conclure finalement, dans un mélange de frustration et de colère, devant le silence des uns et la passivité des autres, que les Afro-descendants sont maintenus volontairement en dehors de certains privilèges – « *Quoi que dise la science d'une prétendue supériorité des Blancs, elle existe bel et bien dans les faits autour de privilèges qui ne sont toujours pas accessibles aux Afro-descendants.* »

Sans tout ce parcours, Sarah Kaway reconnaît qu'elle ne serait pas la même. « *J'aurais fait sans doute d'autres choix de vie, j'aurais d'autres engagements. Par exemple, j'adorerais m'impliquer en faveur des enfants malades. Mais je ne le fais pas. Parce que d'autres le font et que le racisme, qui est aussi très destructeur, a besoin de gens pour le combattre.* » ■

M.C.

« Pourquoi on ne se demande pas pourquoi ce racisme existe alors qu'on reconnaît qu'il existe via des politiques ? »

Hafida « Mon agression m'a ramenée à une partie de mon identité »

A l'époque, Hafida Hammouti avait culpabilisé un peu : pourquoi n'avait-elle pas fait plus attention à la dame avec son petit chien qui était passée, puis repassée devant son amie et elle ? Quelques minutes plus tard, elle leur arrachait pourtant leurs voiles, leur envoyait un grand coup de bombe anti-agression dans le visage et y allait d'un sinistre : « Ici, c'est pas chez vous, retournez dans votre pays. » C'était il y a 20 ans. Hafida Hammouti avait fait quelques mois plus tôt son entrée à l'Université libre de Bruxelles. Un sentiment de fierté l'avoir alors envahie : « L'impression d'intégrer une grande institution. L'impression aussi que le futur était à nous. D'un coup, cette agression m'a renvoyée à une partie de mon identité. C'était très violent. »

Si elle devait revivre une telle agression raciste, Hafida Hammouti porterait plainte. A l'époque, elle ne l'avait pas fait. « Ces dernières années, on a vu aussi des cellules d'écoute se dé-

velopper. Cela n'existait pas à ce moment-là. Ce n'est pas normal de devoir garder cela pour soi. Avec le développement des réseaux sociaux, il y a aussi beaucoup plus de possibilités d'échanges quand des situations comme celles-là surviennent. » Pour sa part, Hafida Hammouti n'a pas sombré dans la peur mais avoue tout de même avoir pris quelques précautions pour éviter le pire. « J'ai notamment passé mon permis de conduire pour ne plus avoir à voyager dans certains coins de Bruxelles en transports en commun », indique-t-elle.

Des regards plein de préjugés à l'école

Évoquer le racisme avec Hafida Hammouti, qui est professeure de religion islamique, c'est aussi aborder des situations bien moins graves mais qui sont tout de même révélatrices de « préjugés ou de présupposés ». Un exemple ? Lorsqu'au retour des vacances scolaires, ses collègues lui demandent si elle est allée au... Maroc.

« Mais moi, je suis belge. Or, on continue encore de m'associer étroitement au Maroc, pays où je me suis sans doute rendue moins souvent que certaines de mes collègues. C'est comme si on me refusait la belgitude. »

Animée par la foi, Hafida Hammouti porte le foulard. Ce qui sans doute, vu les poches d'islamophobie qui se sont développées dans les sociétés occidentales, l'expose davantage aux actes racistes. « Et si on avait droit davantage à l'invisibilité pour nos signes convictionnels ? demande-t-elle. Dans les écoles bruxelloises, il existe des pouvoirs organisateurs qui préfèrent encore engager des hommes plutôt des femmes qui portent le voile. Cela n'aide pas. Pour évoquer encore l'école, je vois parfois parmi les professeurs des regards pleins de préjugés à l'encontre des élèves d'origine marocaine. Comme s'ils en étaient tous encore à boire du thé à la menthe à longueur de journées. » ■

M.C.

Morad « J'attendais vraiment autre chose de l'école »

Morad El Bourezgui est le petit dernier de la famille. Celui que ses parents n'attendaient plus. Son parcours est singulier, marqué au fer rouge du racisme qu'il ne peut tolérer et qui a contribué à développer chez lui une espèce d'hyper-sensibilité à l'injustice. Aujourd'hui, à 39 ans, il dit être « plein d'une haine » qu'il a appris à maîtriser cependant, par rapport à tout ce qu'il a vécu.

Le racisme, le jeune homme y est confronté dès la maternelle : une institutrice en faisant son lacet l'envoie valser en arrière. Une autre, alors qu'il sort de la piscine, lui dit : « Comme cela au moins tu as pu te laver. » « Je ne dis pas que j'étais le petit garçon le plus sage. J'étais

me pousser en dehors de l'école »

peut-être turbulent ou un peu plus brusque que les autres, indique-t-il. Mais j'ai grandi sur une place. Ma mère, à l'époque, se remettait de son divorce et mes frères et sœurs étaient

fort occupés par leurs boulots et les préoccupations de la vie quotidienne. »

En secondaire, Morad fréquente différents établissements. Une constante au cours de ces années : le traitement différencié qu'il a régulièrement l'impression de subir de la part des enseignants. Sa famille tente de l'encadrer au mieux. Mais la greffe ne prend pas et Morad réagit toujours aussi difficilement aux brimades dont il est l'objet. « J'ai toujours été franc et très sensible à tout cela, précise-t-il. Vraiment, j'attendais autre chose de l'école. C'est là qu'on est censé rencontrer des adultes qui guident, qui apprennent des valeurs comme le partage, le respect. Et moi, j'ai l'impression d'avoir été plus discriminé qu'autre chose. Cela a fini par me pousser en dehors de l'école. Or, j'aurais vraiment aimé y aller plus longtemps. »

Entamant son parcours professionnel, Morad ne découvre pas une réalité différente. Là aussi, le racisme n'est jamais très loin. Le jeune homme l'apprend très vite à ses dépens. Il enchaîne les postes mais ne se sent jamais véritablement respecté. « Ou alors on me faisait toujours payer doublement mes erreurs, souligne-t-il. Aujourd'hui, c'est la première fois que je me sens respecté dans le job que j'occupe. »

Morad a parcouru du chemin. Malgré les embûches, il croit toujours en la vie. ■

M.C.

« J'ai l'impression d'avoir été plus discriminé qu'autre chose. Cela a fini par

Uyen « Le racisme anti-asiatique avance masqué »

Elle ne veut être la représentante ou la porte-parole de rien du tout. Mais Uyen Vu tient beaucoup à dénoncer le « racisme ordinaire » dont elle est la victime : ces interpellations plusieurs fois par semaine dans la rue, ces « Konichiwa » (« Bonjour » en japonais) par-ci, ces « Nihao » (« Bonjour » en chinois) par-là et tout le reste... « *Je n'ai pas toujours réagi comme cela mais aujourd'hui, toutes ces formes de racisme anti-asiatique me blessent beaucoup et me mettent en colère* », indique la jeune femme.

Le racisme anti-asiatique n'est pas encore très connu ni même très documenté. Sans doute parce que le combat pour le contrer n'a pas été celui de la première géné-

ration de ressortissants asiatiques arrivés en Europe occidentale. « *Nos parents avaient autre chose à penser* », indique Uyen Vu, dont les parents sont arrivés du Vietnam après la guerre.

Comme pour ses équivalents, le racisme anti-asiatique avance masqué : « *Toujours derrière le panneau de l'humour, affirme Uyen Vu. Mais lorsque dans une soirée étudiante, des jeunes arrivent près de moi en mimant les yeux bridés, ce n'est pas de l'hu-*

mour, c'est du racisme. Quand on demande à une personne d'origine asiatique si elle va manger le chien qu'elle promène, ce n'est pas de l'humour non plus. » En France, il y a quelques mois, l'agression mortelle d'un couturier asiatique a réveillé les consciences.

« *Je ne sais pas si un employeur qui a face à lui un demandeur d'emploi d'origine asiatique se dit qu'il sera plus productif mais c'est possible, indique Uyen Vu. Les préjugés se glissent même à des endroits que l'on ne soupçonne pas toujours.* En

l'occurrence, cela pourrait être positif. Mais dans d'autres cas, cela ne l'est pas du tout. »

Quand le racisme anti-asiatique rencontre le sexisme, cela donne la fétichisation de la femme d'origine asiatique à qui l'on prête une sexualité débridée. « *Elle doit avoir le vagin serré, se disent certains gar-*

çons, indique Uyen Vu. A un niveau personnel, savoir que ce genre de préjugés existe, cela ne met pas toujours en confiance au début d'une relation. Comme tout un chacun, on a envie d'être prise pour ce qu'on est, tout simplement. » ■

M.C.

« Lorsque des jeunes arrivent près de moi en mimant les yeux bridés, ce n'est pas de l'humour, c'est du racisme »

#visapourlaflandre

Béatrice Delvaux Editorialiste en chef

« Des fascistes de salon »

Ce pays reste une expérience particulière au quotidien. Les téléspectateurs francophones ont ainsi vu hier soir en prime time sur la RTBF le reportage de l'émission « Pano » de la VRT révélant les dérives de membres du groupe « Schild & Vrienden », avec une semaine de retard sur les téléspectateurs flamands. Ils avaient certes pris connaissance d'extraits mais pour ceux qui ne sont pas suffisamment bilingues, c'est hier soir et hier soir seulement que le « choc » s'est produit à la vision de ces images et « blagues » sexistes, racistes et antisémites échangées dans une zone secrète du site de ce groupuscule.

On imagine leur trouble et leur envie d'en savoir plus. Voici donc quelques éléments d'analyse émis au nord du pays et qui permettent de prendre le pouls de ce qui se dit et se pense chez quelques intellectuels flamands sur le sujet. Le plus interrogé d'entre eux fut Bruno De We-

ver, et pour cause, il est historien, professeur à l'université de Gand – que fréquentent ces jeunes gens –, l'un des meilleurs spécialistes du nationalisme flamand mais aussi le frère de Bart De Wever, président d'une N-VA dont on a découvert qu'elle était un pôle d'attraction pour nombre de membres de S&V. « *C'est du vieux vin dans de nouveaux flacons. C'est la meilleure qualification que je peux donner de ce groupe, relativisait-il dans De Standaard. Les nouveaux flacons, ce sont les médias sociaux, l'internet et la globalisation. Mais le vin, je ne le connais que trop bien. Regardez l'emprise de l'extrême droite dans les années 60 et 70. On y trouve le même côté rance, les mêmes blagues sur l'Holocauste. L'idiotie qui est aujourd'hui débitée chez Schild en Vrienden était autrefois réservée aux clubs locaux de l'extrême droite. Quand j'allais au pèlerinage de l'Yser, je voyais les néofascistes et les*

nazis de l'Europe occidentale réunis. Aujourd'hui, l'Europe de l'Est est devenue aussi le terrain de jeu de l'extrême droite et leur réseau devient plus grand grâce à l'internet et aux vols d'avion bon marché. »

L'historien se refuse à voir un danger aigu dans ce groupe où il décelé surtout beaucoup d'arrogance et de méchanceté. « *Ce sont des fascistes de salon. Et quand la ligne rouge menace d'être franchie, la justice intervient.* » Quand De Standaard lui demande s'il ne trouve pas que la réaction de Theo Francken (N-VA) sur les antennes de la VRT et de la RTBF – « *Ce n'est pas ma Flandre* » –, n'était pas trop « facile », Bruno De Wever a cette réponse : « *C'est une question difficile.* (il réfléchit longuement). *Dans le combat pour gagner l'instinct de l'électeur flamand, Francken use d'un discours qui parle à ce club. S'il mérite la critique, c'est plus pour sa rhétorique que pour sa politique. Je*

ne suis pas un expert en migration. Mais personnellement, je pense que l'Europe a le devoir moral de gérer la migration de manière plus généreuse, sans détruire le système social. Mais je suis de gauche et il n'est pas interdit d'être de droite. »

Un autre point de vue très intéressant, car différent, était livré dans le *Tijd* par Christophe Busch, le directeur de la Kazerne Dossin à Malines, spécialisé en ces matières. S'il reconnaissait la nécessité d'appréhender les leaders de ce groupe et d'endiguer le mouvement, il appelait ainsi à ne pas « démoniser », à entrer en dialogue, et à dépolitiser le problème. Accuser tel ou tel parti ne produit selon Busch que des perdants et conduit à plus de radicalisation. Le politologue Carl Devos (de l'université de Gand lui aussi) embrayait dans *De Morgen* sur cette déclaration pour dénoncer la transformation en chasse à l'homme de la condamnation du message des membres de S&V. Des messages de

haine et des menaces ont ainsi été reçus par certains d'entre eux, parce qu'ils étaient présents sur une photo ou ont participé à une activité. Et de rappeler le cas de Dylan Vandernickt, membre de S&V et ex-président des Jeunes N-VA qui s'était suicidé en octobre 2017 après avoir été mis sous haute pression pour avoir posté une caricature montrant des jeunes étudiantes de gauche violées et exécutées. « Une mort qui donne à réfléchir, écrit Carl Devos, qui appelle à juger les membres de S&V sur des faits et non sur des rumeurs. L'organisation n'est (provisoirement) pas interdite, et chaque membre ne s'est pas engagé de la même façon, n'a pas prononcé les mêmes paroles. »

« Attention à ne pas démoniser », avertit le directeur de la Kazerne Dossin, qui appelle à dialoguer

Le mot de la fin revient à Rik Pinx-

ten, anthropologue et professeur émérite de l'U-Gent, de retour d'un symposium organisé par la faculté de théologie de la très renommée université Humboldt à Berlin. Dans une carte blanche publiée ce mercredi dans *De Standaard*, il lance un appel : « On constate une radicalisation de la langue et des pensées du monde politique en Europe (...) Le reportage de l'émission "Pano" est un "wake-up call" pour le monde politique, en premier lieu à droite. Arrêtez de projeter de l'angoisse, n'utilisez pas de paroles insultantes et respectez les fondements de la gestion démocratique : l'autre est un opposant temporaire, mais vous gouvernez par définition pour tous les citoyens d'un pays, pas seulement pour ceux de votre arrière-banc. "Nous allons purifier nos rangs" : cela n'existe pas. Le moment est venu de diffuser une éducation citoyenne, qui doit être inspirée par le respect réciproque envers les êtres humains, parce que ce sont des êtres humains. » ■